

16^e DIMANCHE APRES LA PENTECOTE 2015

L'évangile lu aujourd'hui s'inscrit dans une unité plus vaste, celle d'un repas que Jésus prend avec des pharisiens. Jésus commence par guérir un malade, ce qui lui donne l'occasion de faire une mise au point désagréable sur le sabbat, puis il remet en cause le choix des invités au terme d'une parabole qui en plus critique leur comportement intéressé. Enfin il termine par une autre parabole, celle des invités à la noce, qui revient cette fois à critiquer l'accueil qu'il reçoit de ses hôtes. Comme vous le constatez, inviter Jésus à déjeuner peut s'avérer un exercice périlleux !

Jésus est invité un jour de sabbat. Ce jour-là, le repas fait suite immédiatement à la prière communautaire de la synagogue et revêt un caractère plus joyeux, plus familial aussi. En effet, à cause du strict repos sabbatique, les plats ont été préparés la veille. Ainsi délivré de tout souci matériel, le maître de maison peut être plus disponible à ses convives, notamment pour des conversations religieuses. On pourrait s'étonner de voir Jésus fréquenter aussi souvent les pharisiens quand on sait ce qu'il en a souffert. Mais c'est parce que parmi eux il aurait dû trouver ses auditeurs les plus assidus. Les pharisiens en effet prennent très au sérieux l'appel à la sainteté. Ils y subordonnent toute leur vie, au risque même du martyre. Leur engagement se traduit par l'observance méticuleuse des préceptes de la Torah. A la différence des sadducéens et des publicains, qui pactisent avec l'occupant romain, ou d'autres encore dont la religiosité reste superficielle, les pharisiens s'efforcent de mener une vie conforme aux commandements. Au moins en apparence, car Jésus va aussitôt le leur rappeler, ils finissent par s'accommoder de gauchissements qui n'altèrent cependant pas leur bonne conscience. Bonne conscience qui finit par se traduire par une morgue insupportable.

On comprend donc que Jésus soit à la fois attiré et exaspéré par eux. Attiré par leur zèle religieux, exaspéré par leur orgueil qui confine à l'hypocrisie. Il le leur fait sentir et la réaction ne se fait pas attendre : dès le discours inaugural dans la synagogue de Capharnaüm, il s'attire leur hostilité. *Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu* dira S. Jean. S. Luc rapporte à plusieurs reprises qu'ils lui reprochent entre autres choses de violer le repos du sabbat. Aussi, quand Jésus paraît ici, on nous dit qu'*ils l'observaient*. C'est le moins que l'on puisse dire, car le verbe est le même qu'au chapitre 6 lorsqu'il guérit un homme à la main desséchée : *les scribes et les pharisiens l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le sabbat, afin de trouver à l'accuser* (Lc 6, 7). On peut se poser la question : pourquoi Jésus s'obstine-t-il à enfreindre systématiquement la règle du repos sabbatique ? Comme le dit un pharisien : *N'y a-t-il pas 6 autres jours dans la semaine pour guérir les malades ?* C'est que le repos du sabbat a pour les juifs une importance décisive. Au 7^e jour, Dieu se repose de toute son œuvre de création. Se reposer le jour du sabbat, c'est imiter Dieu. C'est en même temps tout recentrer sur la maison, dont on ne peut trop s'éloigner, et donc tout recentrer sur la famille, archétype de l'ordre social et religieux voulu par Dieu comme il ressort des récits de création du 6^e jour.

Alors, comment interpréter l'attitude de Jésus ? S'agit-il simplement de compatir, ou à l'occasion d'un geste de compassion de dénoncer – comme l'ont fait les prophètes avant lui – l'hypocrisie de ceux qui se prétendent justes ? Certainement, mais pas seulement. Ou bien faut-il y voir, plus radicalement, une tentative pour accommoder la Loi et ses préceptes à ce que peuvent en observer la moyenne des gens ? *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos... Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger* (Mt 11, 28.30). Benoît XVI observe qu'on donne habituellement de ce passage de S. Matthieu une interprétation moralisante : comparée au légalisme juif, la conception libérale de la Loi qui serait celle de Jésus faciliterait la vie. Mais le Pape poursuit en disant : « Dans la pratique, cette interprétation n'est guère convaincante, étant donné que suivre le Christ n'est pas très facile ». En effet, vous le savez, cela passe par la croix... En fait, en enfreignant le précepte légal, Jésus opère un déplacement sur sa personne de ce à quoi renvoie le sabbat : il se substitue au Seigneur, et ce faisant il s'affirme Dieu. Dès lors, il est aussi la Torah, il est la Loi en personne. Puisqu'il affirme en être la source, il est donc habilité à en donner l'interprétation authentique. D'où les antithèses du discours sur la montagne : *Vous avez entendu dire ceci, eh bien moi je vous dis cela*.

Ainsi, en guérissant un malade un jour de sabbat, Jésus se met au centre. Ce serait intolérable

s'il n'était pas ce qu'il prétend être, à savoir Dieu. Mais s'il l'est, c'est pour lui une obligation. Désormais, le nouvel Israël, c'est la communauté de ceux qui reconnaissent sa prétention à être Dieu. Désormais, la famille qui structure l'ordre social jusque dans ses institutions temporelles – le repos hebdomadaire du sabbat – c'est la famille de ceux qui croient en lui. *Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère* (Mc 3, 34).

Jésus invite donc ses auditeurs à un recentrement sur lui qui aboutit à un décentrement par rapport aux institutions jusque là familières et porteuses du divin. Il faut accepter que Jésus soit l'unique voie qui conduise à Dieu. Il faut donc accommoder son regard spirituel, comme en optique, de manière à faire coïncider le Dieu d'Israël avec sa personne. Ce qui entraîne un décentrement : si Israël s'universalise en se spiritualisant, c'est qu'il n'est plus totalement là où il était auparavant, dans cette bande de terre devenue province romaine. Désormais la communauté de foi ne se confond plus avec un ordre juridique temporel. La foi chrétienne désacralise le politique, l'*imperium*. Mais d'un autre côté, elle n'est pas désincarnée : elle modèle les institutions, sans toutefois se confondre avec elles. On en trouve un exemple, nous dit Benoît XVI, avec le destin du sabbat. Relativisé comme institution par Jésus, recentré spirituellement sur sa personne par lui-même, et cela jusqu'au martyr – pensons aux martyrs d'Abitène –, il redevient une institution dans le monde chrétien, en revêtant un sens plus riche : non seulement le repos de Dieu au 7^e jour, mais aussi la célébration de la nouvelle Création, le monde de la résurrection, puisque ce 3^e jour, le « jour du Seigneur », correspond au 1^{er} jour, celui où la lumière se mit à rayonner, devenant ainsi le 8^e jour, le jour eschatologique, celui de la conclusion de l'histoire dans l'éternité. *Sine dominico non possumus !* « Sans le don du Seigneur, sans le jour du Seigneur, nous ne pouvons pas vivre ». Ces paroles qui déchaînèrent l'ire de l'empereur du moment, Dioclétien, conduisirent son successeur, Constantin, à l'instituer comme congé hebdomadaire pour tout l'empire. Quel renversement ! Aussi nous faut-il en redécouvrir l'importance, en faire le sommet de notre semaine, le défendre alors qu'il est attaqué de toutes parts par l'utilitarisme moderne, oser, en un mot, inviter le Seigneur chez nous pour de bon !